

Chris Younès

Prendre la mesure de la culture du bâti au prisme des écosynergies

Conférence : Getting the measure *Baukultur* – pour un espace de vie de qualité
4 et 5 novembre 2019 au Pavillon Sicli à Genève
Session 1 : Qu'est-ce que la qualité ?

La question de la qualité donne lieu à de fortes controverses et malentendus. Une façon de la définir, c'est d'observer son évaluation. Dans différents domaines comme dans celui du bâti, l'évaluation est passée par plusieurs stades, qui coexistent aujourd'hui mais qui sont rattachés à des paradigmes différents voire contradictoires. On peut considérer qu'un premier stade a largement porté ses efforts sur l'élaboration d'outils de mesure quantifiable avec des référentiels et indicateurs standardisés, renforcés par les outils numériques. Et ce principalement dans une optique de contrôle. Un deuxième stade, prenant acte des limites des quantifications, a privilégié des manières d'associer mesure et régulation, quantitatif et qualitatif, standardisation et contextualisation, afin de disposer d'évaluations situées et éprouvées, faisant écho ainsi à des caractéristiques fondamentales de l'architecture. Nous en sommes désormais à une troisième étape tendant à intégrer un processus de co-construction du sens, conduisant non seulement à situer la qualité du bâti mais à l'inscrire dans un processus coopératif d'appréciation. Ce qui amène à insister sur l'intégration à effectuer entre mesures abstraites, expérientielles et vitales.

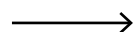
L'enjeu d'allier mesures abstraites et expérientielles

A partir de la révolution métrologique menée, dans un souci d'universalité et d'objectivité, à la Révolution française à la fin du « siècle des Lumières », les mesures de l'étendue et de la durée ont été effectuées non plus en référence au corps humain mais à la Terre¹. Celle-ci faisant approximativement un tour sur elle-même en une journée, il a été convenu de diviser, suivant un système duodécimal, une journée en 24 heures, le globe terrestre en 24 méridiens correspondant à 24 fuseaux horaires, et de définir le mètre, dont un étalon garantit l'exactitude, selon le système décimal, comme la quarante millionième partie de l'équateur, la distance entre deux méridiens à l'équateur étant de 40.000Km divisés par 24. « La terre sera la matrice de la nouvelle unité de mesure. Ce n'est plus le corps de l'homme mais, si l'on peut dire, celui de la terre qui s'offre désormais comme mesure des choses. »² Comparé aux anciennes mesures qu'il a remplacées, le mètre (de « metron » : mesure en grec) a l'avantage de permettre des subdivisions et des multiplications en modules plus petits et plus grands, du millimètre au kilomètre. Il correspond de ce fait à des échelles différentes et fonctionne à l'intérieur d'un système mieux adapté aux manipulations mathématiques abstraites que les anciennes unités de mesure qui, en relation étroite avec le corps humain, n'avaient pas, entre elles, de plus petit dénominateur commun, ni de rapport quantifiable en nombres entiers. Mais en se référant au mètre, l'aménagement est entraîné dans l'irrésistible mouvement d'abstraction, commun aux différentes branches de la pensée et des activités, puisque le processus de désincarnation de la médiation entre le monde et les hommes se renforce. Les mesures ne sont plus impliquées dans l'usage qui est fait d'elles, quand bien même, pour le maçon qui construit un mur de briques par exemple, la brique reste le module du mur en tant que bloc de terre cuite préhensible et poids justement mesuré pour que lui, maçon, puisse en soulever des centaines en une journée de travail. Il peut tenir une brique dans sa main, la porter à la hauteur nécessaire et la mettre en place. Son poids défini en grammes ne s'y réfère plus.

Par le système métrique, la mesure ne pouvant plus être appréciée corporellement comme elle l'était aupa-

1 Cf. M. Mangematin, C. Younès, « Mesures de la ville et de l'architecture », in Th. Paquot, C. Younès (codir.), *Géométrie, mesure du monde*, Paris, La Découverte, 2005, p.193-204

2 Denis Guedj, *Le mètre du monde*, Paris, Seuil, 2001, p.57



ravant³, se profile le risque d'une perte de contact avec les choses, les usages, les savoir-faire. L'abstraction de la réalité par les outils géométriques, algébriques et numériques qui opèrent une réduction mentale de l'infinie complexité du milieu physique et existentiel, est accentuée. Ce phénomène qui permet d'agir à distance, peut aussi conduire l'architecture vers un jeu formel d'espaces et tendre à en faire oublier des éléments essentiels, que ce soit le caractère propre au site, aux situations habitantes ou l'impact environnemental. La définition des espaces en « mètres carrés » incite même à projeter des formes carrées ou rectangulaires, la surface du sol prenant la forme de figures euclidiennes élémentaires qui ne renvoient qu'à leur a priori conceptuel. La vigilance s'impose car depuis que les mesures abstraites ont pris du service dans la fabrique architecturale et territoriale, elles peuvent se faire tellement séduisantes qu'elles risquent de devenir tyranniques, jusqu'à exclure ce qu'il en est du sens même d'habiter.

L'enjeu de prendre la mesure de l'entrelacement des rythmes et des espaces-temps de vie

La qualité des lieux de vie ne se situe pas dans un espace homogène, mais dans un espace orienté, au creuset de cycles multiples - cosmiques, biologiques, sociaux et individuels - qui rythment la vie ordinaire suivant des alternances, celles des saisons, des jours et des nuits, ou bien des marées liées, comme notre sang, à la rotation de la lune autour de la terre : rythmes marquant les moments extrêmes d'un cycle continu et discontinu à la fois, décelé par les taoïstes chinois. Ces rythmes, nous les retrouvons en nous dans les pulsations cardiaques, dans l'inspir et l'expir, dans l'alternance de la veille et du sommeil, du travail et du repos ; notre seconde vécue étant indissociable du tempo de notre cœur ou de notre pas.

Dans la Grèce d'Euclide et de Platon, il fut possible de croire en une perfection idéale et statique du monde. Les corps géométriques réguliers, du fait de leur exactitude formelle, purent apparaître comme des modèles ou des matrices intemporelles des créations divines et humaines. Près de vingt-cinq siècles plus tard, la fascination pour des formes euclidiennes exactes continue d'être un réservoir de morphologies idéales, conduisant à des aménagements architecturaux étrangers au corps, à la main, au pied et à la peau, comme aux contingences de la vie humaine. Avec son Modulor, Le Corbusier, a tenté d'inventer un autre système standardisé de mesure qui serait fondé sur une moyenne des proportions humaines. Partant du canon de 1 mètre 83, il en a déduit un principe de rapport⁴ qui l'associe au monde terrestre. Mais d'autres dimensions sont à prospecter, notamment la prise en compte du temps qui constitue, comme l'a souligné Prigogine, un élément majeur de la culture contemporaine : « Sous l'influence des phénomènes irréversibles, les géométries de l'espace-temps homogène et isotrope cèdent la place devant un espace-temps différencié désormais fondamental : le fossé tend à se combler entre l'espace-temps vide de la physique et l'espace-temps actif de la vie ou de l'expérience intérieure. »

Repenser la qualité de la culture du bâti au prisme des écosynergies

5 lignes de forces s'avèrent associées pour prendre une mesure intégratrice de la culture du bâti.

- *Ligne de temps ou reprise* comme à la fois trace et recommencement. A ce propos, l'essai de Søren Kierkegaard, *La Reprise*⁵, est particulièrement éclairant en ce qu'il explore une « catégorie

3 Le *pouce*, douzième partie du pied, lui-même divisé en douze lignes ; la *palme*, mesure d'environ un travers, une paume de main ; l'*empan*, mesure de la longueur qui représentait l'intervalle compris entre l'extrémité du pouce et celle du petit doigt lorsque la main est ouverte le plus possible ; le *pied*, 0,324 m en France, 0,304 m en Angleterre ; la *brasse*, autrefois *brace*, les deux bras écartés, la longueur égalait 5 pieds, soit environ 1,60 m ; la *coudée*, distance entre le coude et l'extrémité du majeur ; l'*aune*, de « alna », avant-bras, mesure de 1,18 m puis de 1,20 m et supprimée en 1840 ; la *toise*, du latin « tensa », sous-tendu, qui valait 6 pieds, soit près de 2 m, était déjà plutôt une mesure abstraite qu'une mesure corporelle. « Cette référence immémoriale au corps de l'homme est commune à (presque) toutes les cultures. A ce titre, concernant la source des anciennes mesures, on peut parler d'universalité. Mais dans une autre acception que celle ayant cours à la fin du 18e siècle. » *Ibid.*, p.257

4 Le nombril se situe à mi-hauteur du sol au sommet du bras levé, comme le pubis se situe lui-même à mi-distance du sol au sommet de la tête, ces deux hauteurs étant reliées l'une à l'autre par le fait que le nombril est situé selon le rapport remarquable de 1 à 0,618 (nommé depuis la renaissance « section d'or ») dans la hauteur du sol au sommet de la tête, le pubis se situant également selon ce rapport dans la hauteur du sol au sommet du bras levé.

5 Søren Kierkegaard, *La Reprise* (1843), traduit du danois par Nelly Viallaneix, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2008

paradoxe » qui allie concrètement ce qui a été (le « même ») à ce qui est nouveau (l'« autre⁶ »). Cette posture, ou ce phénomène, ne se réduit pas à un redoublement impossible en tant que tel, car la reprise comporte une re-création. Il s'agit de l'exploration d'une voie qui ne soit ni rupture ni répétition à l'identique, en se méfiant « et de la mémoire répétitive et du tout autre, de l'absolument nouveau »⁷. « La reprise est la réalité, le sérieux de l'existence » explique Kierkegaard, qui précise : « Reprise et ressouvenir sont un même mouvement mais en direction opposée car ce dont on a ressouvenir a été, c'est une reprise en arrière, alors que la reprise proprement dite est un ressouvenir en avant. »⁸

- *Ligne de reliance ou « travail des liens »*. Le concept de reliance, qui est l'art de lier et délier, est présenté par Edgar Morin⁹ comme la clef de voûte de la pensée systémique de la complexité. Le souci de telles relations, souvent invisibles, correspond à une profonde modification des modes de penser ou de faire par rapport à une culture de la *tabula rasa*. C'est la reconnaissance du déjà-là et des situations habitantes, où s'articulent le proche et le lointain, le local et le global, le singulier et le commun, jamais donnés ni arrêtés, toujours à déceler et à constituer. C'est le « monde, cela même qui surgit entre les hommes »¹⁰ qui est en cause. Hannah Arendt a souligné à quel point « cet entre – bien plus que (comme on le pense souvent) les hommes ou l'homme – est aujourd'hui l'objet du plus grand souci et du bouleversement le plus manifeste dans presque tous les pays du monde »¹¹. Comment se ressaisir du bien commun et des communs, avec des espaces en partage qui se différencient de l'addition d'intérêts particuliers ?
- *Ligne expérientielle ou prise au sérieux* de la capacité à exister comme ouverture, attachement, mémoire, émotion. Cette épreuve remet en question le primat de l'application de modèles ou de dogmes génériques.
- *Ligne des impacts à l'échelle de la planète Terre et du vivant*. L'impact à l'échelle de la planète Terre et du vivant est désormais le chantier de nouvelles prises de mesure holistiques et symboliques des écosystèmes naturo-culturels et de leurs régénérations. Empreinte écologique, métabolisme, urgence climatique, biodiversité, cycles et recyclages, autant de préoccupations qui élargissent les repères.
- *Ligne du collaboratif*. Dans la fabrique des établissements humains, les mises en relations du local et du global, du top down, du bottom up et des horizontalités, requièrent d'autres stratégies coopératives¹² susceptibles de produire ensemble des démarches de qualité allant de la co-conception à la co-réalisation. La façon de faire œuvrer ensemble la constellation des parties prenantes concernées (maîtrise d'ouvrage, maîtrise d'œuvre, associations, habitants, élus, experts, etc.), en amont dans la conception comme en aval dans la réalisation et la gestion, est un chantier d'envergure. Mais si le collaboratif peut produire des accords, il est aussi épreuve du conflit et de l'engagement dans la durée, pour affronter les divergences autour des héritages, des valeurs et des projets et parvenir à faire advenir des terrains d'entente¹³.

La qualité ne peut être ramenée à une maigre positivité ni à une somme de subjectivités qui ne feraient pas place à la résistance/consistance du réel. Il s'agit d'une dynamique idéale et matérielle, contextuelle et processuelle mettant en jeu des rebonds écosynergiques inclusifs, exigeants et responsables, d'autant plus

6 Cf. également Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1990

7 Jacques Derrida, *L'Autre Cap*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1991, p.23

8 Søren Kierkegaard, *La Reprise*, op.cit., p.55-56

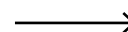
9 Edgar, *La Méthode. Éthique*, vol. 6, Paris, Éditions du Seuil, 2004

10 H. Arendt, « De l'humanité dans de "sombres temps". Réflexions sur Lessing », (1959), trad. de l'allemand par Barbara Cassin et Patrick Lévy, in *Vies politiques*, (Men in Dark Times), Paris, Gallimard, 1974, p.19

11 *Ibid.* p.12

12 Richard Sennett, *Ensemble. Pour une éthique de la coopération* (2012), traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Albin Michel, 2014

13 C. Younès, « Ménager des terrains d'entente dans la fabrique territoriale », in *Les incommunications* (F. Renucci et Th. Paquot dir.), *Revue Hermès n°84*, 2019/2, p.64-69



nécessaires lorsqu'il s'agit *d'habiter le trouble*¹⁴, selon Donna Haraway¹⁵. Notre époque de désorientés pousse à agir ensemble en quête politique, éthique, esthétique de ce qu'habiter et bâtir veulent dire dans l'ère de l'anthropocène. Chacune des 5 lignes de force et leur mise en synergies en appelle à de nouveaux imaginaires pour ouvrir des possibles à même de prendre la mesure de la culture du bâti.

14 Cf. Vinciane Despret, Florence Caeymaex, Julien Pieron, *Habiter le trouble avec Donna Haraway*, éditions Dehors, 2019

15 Donna Haraway, *Staying with the Trouble : Making Kin in the Chthulucene*, Duke University Press, 2016